

Jean AUBERT

LA VALLEE DE LA MARNE autrefois



8° Lj2
HHH
(78)

HORVATH



**LA VALLÉE DE
LA MARNE AUTREFOIS**

307

8° Li²

444

(74)

Du même auteur, aux mêmes éditions :
LES GRANDES HEURES DE MONTMORENCY
VAL D'OISE, ÉVÉNEMENTS MÉMORABLES
HISTOIRE ILLUSTRÉE DE PONTOISE
LA VIE DES BORDS DE SEINE
SEINE-SAINT-DENIS AUTREFOIS
LA VALLÉE DE L'OISE AUTREFOIS

Chez d'autres éditeurs :

LA GRANDE HISTOIRE DU VAL D'OISE (Edijac)
LES GRANDES HEURES DE BEAUMONT-SUR-OISE (Ed. du Valhermeil)
LE NOUVEAU VISAGE DE PARIS (France-Amérique)
UN BOUQUET DE VILLES DE FRANCE (France-Amérique)
ainsi que de nombreux ouvrages de poésie, de critique d'art, plusieurs
livres pour enfants, etc.

Pour son Œuvre Jean AUBERT a été quatre fois lauréat de
l'Académie Française, lauréat de l'Académie de Versailles, lauréat
de la Société des Poètes Français, Médaille d'Argent de la Poésie
Contemporaine Française, etc.

Copyright Editions du Parc
15, chemin du Saquin
69130 ECULLY
ISBN : 2.7171.0759.2

13689108

Jean AUBERT

93

LA VALLÉE DE LA MARNE AUTREFOIS

Collection: Vie quotidienne autrefois

HORVATH

REMERCIEMENTS

Pour leur collaboration lors de la recherche préalable à la rédaction de cet ouvrage ou leur participation à l'iconographie, nous tenons à remercier particulièrement :

- la Direction Départementale des Archives de la Marne,
- la Direction Départementale des Archives de l'Aisne,
- les services de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris,
- le Centre de Documentation du Musée de l'Ile-de-France,
- les Syndicats d'Initiatives, Offices de Tourisme des villes traversées par la Marne ;

et Messieurs Jean-Pierre BOUSQUET, F. DUQUESNAY, François COLLIN, qui ont mis avec bienveillance leurs collections de cartes postales anciennes à notre disposition.

Photos Jean AUBERT et Editions HORVATH.

AVANT-PROPOS

Raconter le passé, tout le passé d'une rivière est non seulement présomptueux, mais impossible. On ne connaît que des bribes de ce passé : les événements auxquels les hommes ont été mêlés. Et ce n'est même pas certain. Pour toute la période antérieure à l'histoire, notre connaissance n'est que le résultats de suppositions, de comparaisons, d'imagination. Pour les événements historiques, il faut presque toujours, se fier à la narration qu'un, deux témoins, rarement plus, ont consignée. L'image n'est pas, non plus, toujours fidèle...

On est plus à l'aise à partir du moment où des chroniques suivies relatent le temps qui passe en un lieu donné. On l'est encore davantage quand des documents précis, souvent conservés dans les villes où se déroulèrent tel ou tel événement, racontent ce qui s'est passé. Mais même ces documents précieux ne font qu'une place limitée à la présence de l'eau dans un contexte géographique plus large, et il faut encore supposer, comparer, imaginer...

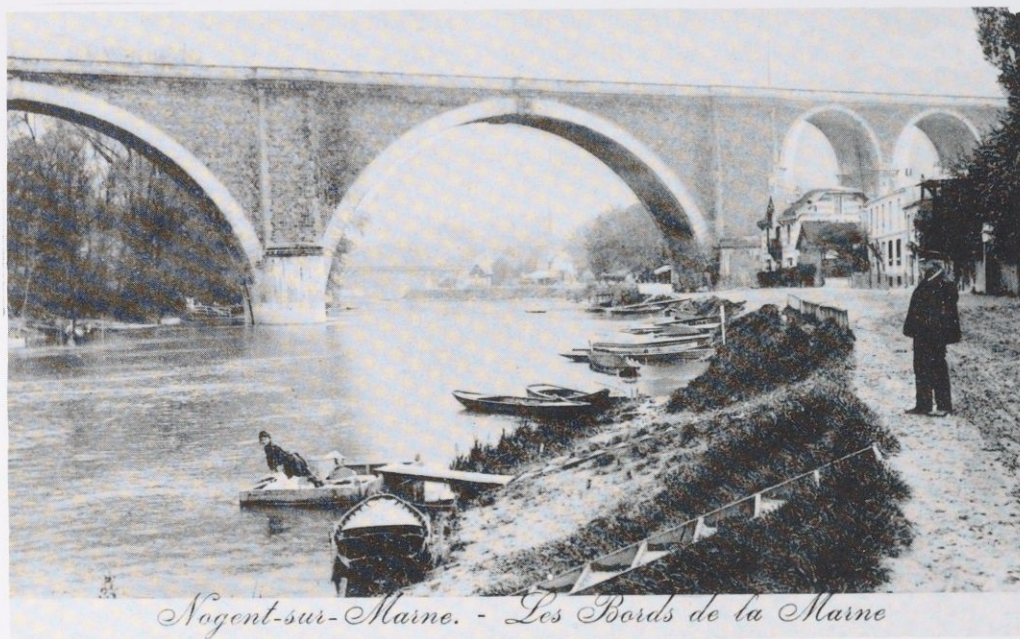
En racontant *La vallée de la Marne autrefois*, il fallait aussi fixer une limite, une date-butoir à cet "autrefois". Peut-être un peu arbitrairement, c'est l'année 1900 qui fut choisie, parce qu'elle marque la fin du XIX^e siècle héritier d'un long passé et le point de départ d'une ère où la machine (qui avait déjà joué un rôle, mais discret souvent) devient déterminante. C'est pourquoi nous parlons ici de bateaux à voile, à rames, tirés par des chevaux ou des hommes, et, très rarement, d'auto-moteurs. Nous parlons de bois et de pierre et non de béton. Si, pour les distances et les mesures, nous employons le système métrique (qui a été institué depuis plus d'un siècle quand on vit en 1900), le rappel des lieues et des toises montre que l'usage n'en est pas totalement perdu.

En ce qui concerne les événements qui se sont déroulés après 1900, il a fallu être systématique : ne pas les inclure dans la narration de cet "autrefois". D'autres ouvrages ont tout dit sur les batailles de la Marne de 1914 et 1918, sur les combats de harcèlement qui se sont déroulés de part et d'autre de ses rives ; le thème de celui-là n'incluait pas cette évocation.

Par contre, il a semblé utile de jeter de temps en temps un coup d'œil sur la vie marinière, sur les techniques batelières, sur les statistiques de la navigation. Mais *La vallée de la Marne autrefois* n'entend pas être un ouvrage technique ou féru de chiffres. Son but, inviter à la promenade, faire rêver, conduire le lecteur à prendre conscience des difficultés connues çà et là à des époques plus ou moins reculées, afin qu'il s'enracine en la terre qu'il foule et qu'il y façonne, à partir de la mémoire collective, sa propre mémoire.

Et pour cela, il faut aimer. Mon souhait le plus cher serait de savoir que j'ai pu, au fil de ces pages, faire aimer cette vallée à des lecteurs qui, a priori, ne la connaissaient pas et à laquelle rien ne les rattachait. Car il y a des liens secrets entre les paysages et les pensées des hommes, des échanges inconnus qui font naître une émotion, un rêve. Ami lecteur, pars vers ce rêve... Et que le voyage soit beau !

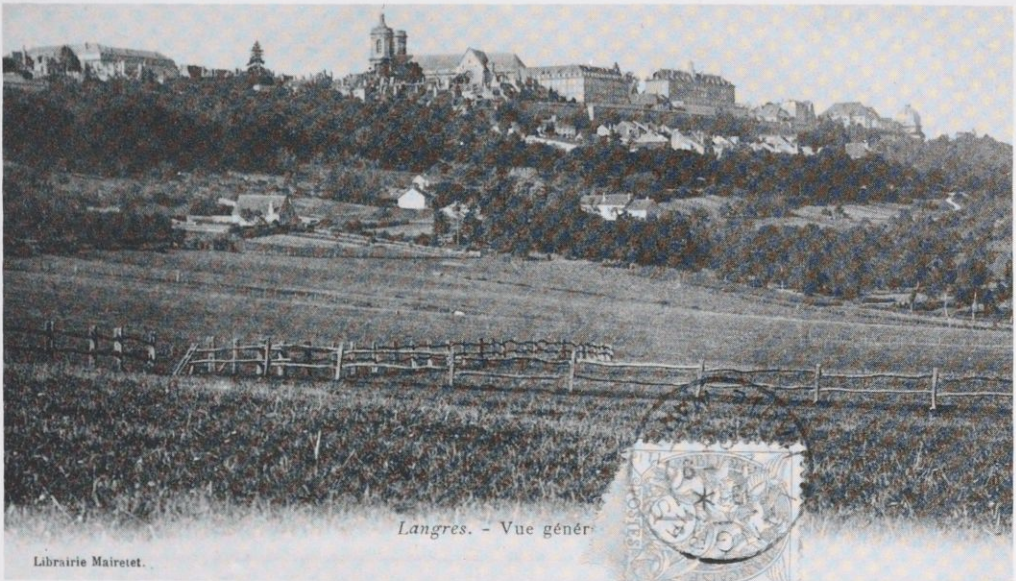
J.A.



LE PLATEAU DE LANGRES

Aux extrêmes confins sud-est du bassin de la Seine, le plateau de Langres – lieu de passage obligé pour gagner le bassin rhodanien – est un vaste dispensateur des eaux que cache la terre. Pas très élevé, il culmine à un peu plus de 600 mètres non loin des sources de la Seine. Mais certains géographes l'ayant limité en superficie en direction du sud-ouest, désignent le Haut-du-Sec (516 mètres) comme point maximal. Celui-ci se trouve dans le département de la Haute-Marne, à peu de distance de la source de la Marne. Plus près de la Côte-d'Or, le mont Saule atteint 512 mètres, et le mont Aigu, en limite des deux départements, 500.

Le plateau de Langres se partage donc entre trois départements : Côte-d'Or, Haute-Marne et, moindrement, Haute-Saône. La Seine y prend sa source au mont Tasselot (471 mètres), l'Aube sur le versant nord du mont Saule, et la Meuse, à Avrecourt, seulement à 384 mètres d'altitude, presque au pied du plateau. De nombreuses petites rivières, orientées vers le nord-ouest, alimentent la Seine : Brevon, Ource, notamment ; l'Aube reçoit entre autres les eaux de l'Aubette et de l'Aujon ; quant à la Marne, elle sera vite alimentée par les eaux de la Suize, de la Traire et du Rognon ainsi que de leurs affluents. D'autres rivières, orientées vers le sud-est, déverse-



ront leurs eaux dans la Saône : Tille, Venelle, Vingeanne, Salon, Vannon, etc. Le plateau de Langres est donc bien un site de partage des eaux, et, par conséquent, de civilisations.

Pourtant, en surface, et compte tenu de la croûte calcaire qui recouvre les marnes, le plateau de Langres est sec et peu fertile. Si l'activité humaine s'y développa très tôt, c'est grâce à cette trouée qu'il offre entre les massifs des Vosges et du Massif Central, trouée aisément franchie et sans embuscade possible, exception faite d'éventuelles dissimulations dans les bois abondants. En raison de la relative et paradoxale sécheresse de la surface du plateau, les hommes s'y sont regroupés en villages clairsemés : dix kilomètres entre Pierrefontaines et Auberive, seize entre Chassigny et Champlitte-et-le-Prélot, mais beaucoup moins entre beaucoup d'autres, dès que la vallée d'un cours d'eau assure un chemin facile. Voilà vingt siècles, une voie qui traverse le plateau du sud au nord permit à Rome de relier la mer du Nord et la Manche à la Narbonnaise...

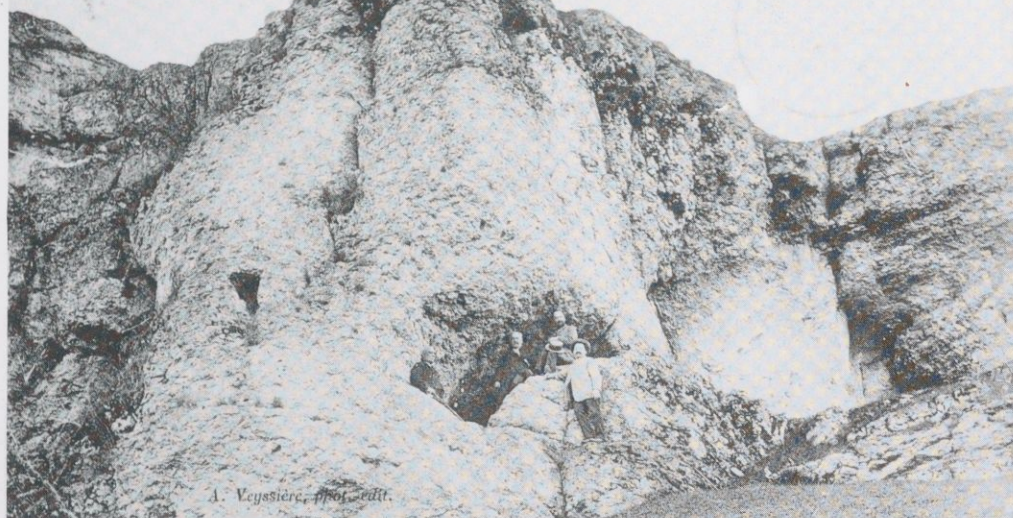
Bien que de peu d'altitude, les hauteurs, cependant, arrêtent les nuages venus de l'ouest, d'où des précipitations nettement plus conséquentes que les moyennes du bassin de la Seine – voire de la Loire – avec des pointes supérieures à 100 centimètres par an (moyenne de la France : 75 cm environ) là où, justement, naissent la Seine, la Marne et la Meuse. Que le terrain jurassique laisse difficilement passer l'eau, on comprend l'abondance des sources, et, partant, des ruisseaux et des rivières.

Ce plateau de Langres est donc destiné à dérouter les raisonnements primaires. Sec en surface, il est peu fertile ; mais les pluies nourrissent des pâturages suffisamment plantureux pour que les bovins au pelage presque blanc y trouvent une nourriture abondante en toute saison, bientôt suivis par les troupeaux de moutons champenois qui se contentent des restes non négligeables, vu qu'ils broutent beaucoup plus près du sol. Humide en profondeur, le même sol favorisera la croissance de l'osier qu'utilisèrent, durant des siècles, les vanniers. Tant même qu'à l'aube du XX^e siècle on créera au Fayl-Billot (alias Fayl-la-Forêt) une école nationale d'osiericulture et de vannerie qui a permis la sauvegarde d'une activité humaine unique et, au demeurant, fort florissante.

Sur les sols pauvres, la forêt s'est abondamment développée, et plusieurs lacs artificiels de création plus ou moins récente ont été aménagés en centres de tourisme : réservoir de la Liez ou de Lecey,

LANGRES — Grotte de Sabinus

Julius Sabinus, Chef des Lingons, y vécut neuf ans,
avant d'être conduit à Rome, où il fut mis à mort
par Vespasien



A. Veyssiére, 1786, edit.

réservoir de Charmes dans le Val de Gris qui aboutira à la Marne en amont de Rolampont, réservoir de la Mouche, à Saint-Ciergues, etc. Le bois de la forêt sera tout naturellement utilisé pour la construction. Des poteaux de chêne ont, pendant des siècles, été enfoncés verticalement dans le sol pour soutenir les fondations peu profondes sur lesquelles s'élevaient des maillages de bois dont le torchis (terre glaise, paille, sable, parfois déjections animales) bouchait les trous. Pour renforcer les façades orientées face aux vents dominants, donc humides, des lattes de bois appelées "palsans" pouvaient être incorporées au torchis, à moins que l'on ne préférât un revêtement de bois extérieur, aux planches se superposant à la manière des écailles des poissons. Certaines maisons, ainsi réalisées, défient les ans depuis trois ou quatre siècles...

A la fin du XIX^e siècle, on comptait encore ici près de 30 % de terres incultes. Des touffes épineuses croissaient çà et là ; des blocs de pierre émergeaient du sol. L'exploitation humaine, difficile et non rentable, était forcément limitée. Les églises trapues semblaient accroupies dans le paysage, avec des toits nivelant à faible hauteur la nef et le transept. Seul un fin clocher effilé (pas plus haut que les grands arbres environnants) semblait piquer en terre l'édifice de Dieu. Ceux des hommes – les fermes – s'accroupissaient si pos-

sible dans de modestes creux, isolés, architectures de pierres dans un domaine voué aux vents, aux pluies et à une terre inhospitalière.

Les troupeaux de moutons paissaient sur le plateau ; il fallait une demi-heure de course en charrette pour aller prévenir le médecin ou le curé qu'un malade mourant ne passerait pas la nuit, et la vie rude des paysans du plateau de Langres ne semblait ni exceptionnelle, ni à plus forte raison inhumaine.

Le canal de la Marne à la Saône et le canal de la Haute-Marne, longs ensemble de 230 kilomètres, relient approximativement Vitry-le-François à Pontailler et accompagnent la rivière jusqu'à sa source avant d'emprunter le cours de la Vingeanne. Un moment, ils animèrent quelque peu le paysage des sites qu'ils traversaient mais furent bientôt concurrencés par le canal de Bourgogne, plus efficace et mieux équipé. Au mois de mars, les mariniers partaient pour des courses aventureuses de six à huit mois, en direction de la Manche ou du Rhône. Sur leurs embarcations (parfois de simples radeaux) ils transportaient les produits du sol, de l'industrie ou de l'artisanat, se faisaient colporteurs dans les pays traversés et proposaient les corbeilles, paniers, claies de toutes sortes faits de l'osier local, des jouets de bois confectionnés dans les ateliers locaux, les couteaux de Langres ou les tissus fabriqués à la veillée. Ils ne rentraient que peu de temps avant Noël, pour confectionner d'autres objets ou se réapprovisionner durant la saison froide, afin de repartir aux premiers signes du printemps. Les cours d'eau étaient leurs chemins, les berges leurs litières, et les villes traversées les jalons de leurs errances...

Durant l'hiver, ils avaient aussi eu soin de récolter l'osier, que les femmes écorçaient au printemps avant de le mettre à sécher afin qu'il durcît. Mais il fallait le tremper dans l'eau avant de le tresser, et sous les doigts anguleux mais habiles, les fines tiges assouplies s'assemblaient et se nouaient en maillages inaltérables.

C'est dans ce pays que naît la Marne, au creux d'un rocher, sorte de grotte naturelle, puis qu'elle commence à serpenter, modeste, entre des touffes d'herbe et des pans de terre grise, coulant lentement vers le nord, où, au loin, des murailles et des clochers annoncent la ville de Langres, haut perchée sur son éperon, et à laquelle le plateau doit son nom.

LA MARNE HAUT-MARNAISE

Mollement ondulé, le site est en forme de cirque naturel, largement ouvert à la lumière, aux vents et aux pluies. Les espaces incultes, durant des siècles fort nombreux, ont diminué ; çà et là des pâtures. Une ferme isolée aussi. Des montagnettes ferment l'horizon. Peu élevées : moins de cent mètres au-dessus du plateau, parfois seulement la moitié. Au versant de l'une d'elles, d'une sorte d'excavation que couronnent et entourent quelques roches, un filet d'eau coule et serpente vers la ferme. On dit, dans le pays, que c'est la *Marnotte* – nom que porte la ferme, et que porte également un des forts de la place de Langres, non loin de là – mais c'est bien la source de la rivière qui parcourra plus de cinq cents kilomètres avant d'aller rejoindre sa voisine la Seine, qui coule à 70 kilomètres de là.

La grotte d'où sourd la Marne fut longtemps considérée comme historique. Elle aurait servi de refuge à Eponine et Sabinus, héros de la résistance aux Romains. Sous le règne de Vespasien, c'est-à-dire un peu plus d'un siècle après la conquête de la Gaule par Jules César, Sabinus, Gaulois du pays des Lingons, appela ses compatriotes à prendre les armes contre les armées de l'Empire. Quelques succès locaux l'éblouirent : il songea à se faire proclamer "César", ce qui le conduisit à sa perte. Lâché par plusieurs alliés, obligé de fuir, il chercha asile dans les forêts du plateau et ne revenant plus passa pour mort, ce qui conduisit sa "veuve", Eponine, à se laisser mourir de faim. Sabinus apprenant la volonté de sacrifice de sa compagne lui fit connaître secrètement le lieu de sa cachette, et bientôt le couple fut reformé. Il fallait cependant rester clandestin. On prétend, mais sans preuves, que Sabinus et Eponine vécurent durant neuf années, retirés dans la grotte de la Marnotte, qu'ils y eurent deux enfants jumeaux durant cette clandestinité, et que seule la trahison d'un Lingon permit de livrer Sabinus à Vespasien qui le fit condamner à mort et exécuter.

Mais l'histoire ne finit pas là. Eponine, qui avec ses enfants avait accompagné son époux à Rome, insulta si véhémentement l'empereur que celui-ci, malgré une certaine compassion, la fit également exécuter, laissant la vie sauve aux deux enfants dont on ignore la destinée...



La légende s'appuie sur des événements historiques incontestables, mais ne saurait pour autant situer précisément le lieu du refuge de Sabinus : il y a tant de grottes, cavernes et trous assez identiques sur le plateau de Langres qu'on ne peut affirmer que la source de la Marnotte abrita cette belle aventure d'amour et de fidélité !

Au pied du versant, deux autres sources, nées au milieu des prés, ajoutent bientôt leurs eaux à celles de la Marnotte : la Marne est désormais le nom de la rivière qui chemine lentement vers Langres. Le premier moulin alimenté par les eaux de la Marne était, il y a un siècle, à un kilomètre et demi seulement de la source, au village de Balesmes (qu'on nomme aujourd'hui Balesmes-sur-Marne) où elle croise le canal de la Marne à la Saône, et, bientôt, la voie ferrée de Paris à Belfort qui la franchit grâce à un modeste ponceau. Mais avant même d'atteindre Langres par l'est, elle recevait jadis la Liez, aujourd'hui engloutie dans le vaste bassin-réservoir de Lecy (16 millions de mètres cubes pour une superficie de 278 hectares) destiné à l'alimentation en eau du canal.

Qu'on mesure le maigre débit de la Marne au pied de la ville de Langres : 16 litres seulement par seconde ! On n'a là qu'un ruisseau qui pourtant, successivement et grâce aux apports de la Mouche,

du Val de Gris, de la Traire et de la Suize, atteint un débit moyen de 400 litres par seconde en aval de Chaumont.

Ce débit est fort variable selon les saisons ; une bonne partie de l'eau des rivières est, d'autre part, absorbée par les roches plus ou moins fissurées sur lesquelles elles roulent et, au bas étiage, on en est arrivé à ne mesurer que cent litres par seconde non loin du chef-lieu du département de la Haute-Marne. Ajoutons à cela que les hommes, pour l'alimentation du canal, ont aménagé d'autres réservoirs : celui de Saint-Ciergues (8,5 millions de mètres cubes sur 98 hectares) et celui de Charmes (11,5 millions de mètres cubes pour une superficie légèrement plus étendue). Ces plans d'eau ont contribué à l'activité nautique et touristique. Aujourd'hui, le barrage-réservoir de la Marne modifie plus brutalement encore les apports des rivières secondaires à la Marne.

La vallée, pourtant, s'est considérablement élargie et la petite Suize, qui aura son confluent avec la Marne en aval de Chaumont, a exigé au XIX^e siècle la construction d'un viaduc monumental pour que le chemin de fer de Paris à Belfort puisse franchir l'importante dénivellation de la rivière !

Après Chaumont, le sous-sol change : l'eau est mieux retenue et de nombreuses sources dévalent des versants : la Marne devient rivière, et comme son cours est lent, elle multiplie les détours dans un fond de vallée pourtant fort étroit. On se réfère à elle bien plus souvent qu'avant Chaumont : Provenchères-sur-Marne, Villiers-sur-Marne, Rouvray-sur-Marne, Saint-Urbain-sur-Marne, entre Chaumont et Joinville ; Breuil-sur-Marne, Rachecourt-sur-Marne, Fontaine-sur-Marne, Roches-sur-Marne, entre Joinville et Saint-Dizier.

Cette transformation n'échappe pas aux yeux des hommes qui supputent déjà l'utilisation des eaux. On est en pays minier : le minerai de fer affleure, souvent extrait à ciel ouvert. Il doit être lavé avant d'être transformé en métal dans des bas ou hauts fourneaux presque artisanaux. Qui lavera le minerai ? La Marne.

Des sortes de cribles, nommés patouilles ou patouillets, retiennent la roche empâtée de sable et d'argile. La rivière coule et traverse ces trémies en emportant les impuretés. Après un certain temps d'immersion, il reste seulement le minerai apte à être fondu, et, en aval de ces appareillages, une eau rougeâtre (les témoins du temps disent "opaque") s'en va en longues traînées colorées jus-

Longtemps, la Marne et la Seine virent voguer sur leurs eaux des bateaux chargés de tonneaux de vin à destination de Paris, pour débarquer ceux-ci sur les berges de Charenton-le-Pont, de Conflans et de Bercy. C'est dans le parc du château de ce quartier de Paris (après 1860) que s'installa la Halle aux Vins et Charenton accueillit de nombreux entrepôts qui favorisèrent son commerce. Au XIX^e siècle, des bateaux de transport collectif de voyageurs eurent ici un point de départ. Charenton-le-Pont, comme la Marne, regardait vers Paris.

Par cet après-midi ensoleillé de fin d'été où j'avance lentement, à ton rythme ô Marne, en direction de l'ouest, je passe sous un pont de chemin de fer que le T.G.V. parti de la gare de Lyon franchit en quelques secondes. Puis sous une modeste et frêle passerelle pour piétons flâneurs. Tu coules entre des murs, nus du côté d'Alfortville, verdis du côté de Charenton. Des arbres forment un mini-maquis naturel. Puis, là, juste devant moi, un panneau bleu, carré, portant une large bande horizontale blanche, et une bande blanche également, plus étroite, verticale, qui vient y aboutir. Symbole du confluent... Dans ton eau qui n'avance presque plus, une bouteille, goulot en l'air, s'en va à la conquête de Paris... Derrière toi, 535 kilomètres de paysages...

Il était une fois, en maints endroits bordant le même cours d'eau, des rives, des sources, des plages, des ports, des ponts, des canaux, des îles, des légendes, des hommes – beaucoup d'hommes – qui peinaient et qui rêvaient, qui aimaient leur terre et le reflet de leur ciel dans l'onde, leur rivière et ses paysages, leur présent et leur passé, l'immobilité de leur mémoire et la mouvance de leur futur, semblables dans leurs joies et dans leurs désastres, dans leur labeur et dans leurs distractions... Génération après génération, ils accomplirent les mêmes gestes, parcoururent les mêmes itinéraires, supputèrent une même prospérité que ce chemin d'eau était censé leur promettre ; ils voyaient ainsi, comme le temps, passer l'onde, seul lien entre eux tous, cette onde qu'ils devinaient, guettaient, accompagnaient un moment avant qu'elle fût plus loin, plus loin encore, la Marne...



253. ALFORT
Vue sur la Baignade
de St-Maurice E. M.



216

CRÉTEIL. — L'Embouchure du Chapitre et l'Arbre penché

ND. Phot.

